

Réflexions sur l'origine des préfixes pronominaux dans le Verbe Basque*

(Reflections on the origin of the pronominal prefixes in the Basque Verb)

Lafitte, Pierre

[BIBLID \[1136-6534\(1998\) 11:7-24\]](#)

A la suite de nombreux chercheurs, Pierre Lafitte s'interroge sur l'origine des préfixes pronominaux dans le Verbe basque. C'est pour conclure qu'on ne sait pas encore grand'chose sur cette origine. Mais l'essentiel n'est pas de connaître la généalogie des préfixes ou des suffixes mais de se servir bien de l'euskara et que l'euskara vive!

Beste ikertzaile batzuen ildotik, Pierre Lafittek izenorde-aurrizkien jatorriari buruzko galdera egiten du, eta horretaz gauza gutxi dakigula egiaztatzen du. Nahiz eta funtsezkoa ez den aurrizkien edo atzizkien genealogia ezagutzea... baizik eta euskara zuzen erabiltzea eta hizkuntza bizirik jarraitzea.

Tras la estela de otros investigadores, Pierre Lafitte se pregunta sobre el origen de los prefijos pronominales en el verbo vasco para concluir que es poco lo que al respecto sabemos. Si bien lo esencial no es conocer la genealogía de los prefijos o de los sufijos... sino utilizar correctamente el euskera y que el euskera siga vivo.

* EJ, vol. III, nº 1, 1949, p. 61-72.

Dans notre grammaire basque navarro-labourdine, nous avons évité généralement d'expliquer l'origine, des morphèmes, pour la simple raison que nous nous sentions acculé à des hypothèses invérifiables.

Bien des chercheurs ont travaillé à rendre compte des préfixes pronominaux du verbe basque, surtout depuis, Darrigol: mais les noms qui comptent le plus dans ce domaine sont Bonaparte, Inchauspé, Van Eys, Vinson, Uhlenbeck, Azkue, Schuchardt, Gavel, Lacombe, Campion, et surtout René Lafon, qui a magistralement repris les problèmes dans son *Système du verbe basque au XVI^e siècle*.

Dans les pages qui suivent nous voudrions montrer que nos certitudes sont encore peu nombreuses, car il ne servirait de rien de laisser croire que les recherches ont abouti; on risquerait d'arrêter le progrès scientifique.

PREMIÈRE PERSONNE DU SINGULIER

La première personne du singulier se présente dans le verbe basque sous la forme des préfixes *n-*, *nen-*, *nind-* ex. *nago*, je reste; *nuen*, j'avais; *nengo*, je restais; *ninduen*, il m'avait; *nindoan*, j'allais, etc.

Ces préfixes commencent tous par la lettre *n*, qui rappelle irrésistiblement le pronom *ni*, moi, ou ses variantes, en particulier *neu*.

Est-ce pure coïncidence? Il ne semble pas car les préfixes signifiant *nous* et *vous* commencent par *g* et *z* qui correspondent à *gu* et *zu*, suffixes pronominaux qui ont la forme même des pronoms *gu*, nous, et *zu*, vous.

Il est vrai que les arguments *a pari* ne s'imposent pas, et peuvent même tout remettre en question. Ainsi Schuchardt, ayant remarqué la correspondance *g-/gu* et *z-/zu*, a pensé qu'en basque suffixes et préfixes pronominaux devaient avoir une origine commune. Or le suffixe correspondant à *n-* est *-t* et sa variante *-d*. Quel peut bien être le prototype qui a donné d'une part *n* et d'autre part *t*? On cherche en vain, et à priori on a l'impression que l'ancêtre commun devait être bien différent... de *n-*.

Mais peut-être n'y a-t-il pas à chercher un ancêtre commun. Pourquoi *-t* ne viendrait-il pas d'un suffixe *-ni*? Ce n'est pas absolument impossible. Il suffirait qu'aient joué successivement deux vieilles lois bien connues en phonétique basque: 1^o *N* intervocalique a jadis donné *h* ex. *sanum* > *chahu*, *tionorem* > *ohore*, *animan* > *ahima*, etc. 2^o en finale *-gi*, *-di*, *-hi* se sont contractés en *t*: ex. *argi* - *haste* > *arthaste*, *idi* - *egun* > *itegun*; *behi* - *alde* > *betalde*. Application: une forme comme **du* - *ni* aurait pu évoluer en **duhi*, et **duhi* devenir *dut*.

Une objection vient à la pensée: est-ce que **duhi* ne devrait pas signifier "tu as": car *hi* = "toi". On pourrait répondre qu'à ce moment-là, "toi" n'était pas encore représenté par *hi*, mais peut-être par *ki* ou une autre forme à initiale gutturale.

Il est vrai qu'en Basse-Navarre on entend souvent *data* au lieu de *daut*, *zata* au lieu de *zait*. Si le *a* fait partie du suffixe, l'échafaudage ci-dessus ne tient plus; mais il se peut que cet *a* soit purement euphonique, un reste de la voyelle de liaison que l'on met devant *n* dans *dautan*, *zaitan*...

On pourrait aussi penser à une alternance entre les dentales *n* et *t*. Ici René Lafon affirme que l'on ne trouve nulle trace d'une pareille alternance Si ce n'est dans "les couches les plus archaïques" des langues caucasiennes. Cependant il existe en basque des formes isolées comme *to* / *no*, *tana*, *nana*,

où les tutoiements masculin et féminin paraissent caractérisés par l'alternance *n* / *t*.

Quelle que soit l'origine de *n-* (assez probablement *ni* ou *neu*), on peut discuter sur le *a* qui suit cette lettre dans bon nombre de formes verbales: ex. *nago*, *nau*, etc.

Une forme comme *naiz*, je suis, paraît claire: *iz* représente évidemment le verbe *izan*, être. *Na* semble donc une apophonie de *neu* ou d'un autre mot de ce genre.

Mais le familier *niagok*, je reste, indique peut-être que cet *a* est indépendant de *n*; dans ce cas, il serait sans doute une apophonie de la pré-voyelle *e* qui appuie la racine *go* (cf. *egote*, *egon*) A moins que ce ne soit un démonstratif de même origine que l'article *a* alors *na* ou *nia* équivaldraient à *nihaur*, moi-même ce n'est pas bien probable, mais c'est encore possible.

Au passage disons que le *i* caractéristique des formes familières *niagok*, *niagozu*, etc. n'est pas encore expliqué.

Une première hypothèse est celle de Schuchardt: à la voix dative "le complément de but" serait introduit dans la forme verbale par l'affixe *i* qui sert de désinence au datif de la déclinaison. Or il est certain que la voix familière n'est qu'une variété de voix dative. On peut objecter que la métathèse *niagok* pour *nagokik* est un peu forcée, encore que le basque nous ait donné *mukurru* en partant de *cumulum* ou *espalakoin* en partant de *sclopionem*. On peut discuter aussi sur l'identification de *ki* et du suffixe datif *-i*: en effet *ki* est un affixe d'emplois très divers où l'idée de datif ne transparait guère: ex. *emeki*, *enekin*, *burdinki*, *eduki*, *badaki*. Mais cette difficulté n'empêche point le *i* d'être distinct de *n* et de *a*.

Cependant une autre hypothèse est possible: pourquoi le *i* de *niagok* ne serait-il pas une survivance de *ni*, forme complète du pronom *moi*? Cet *i* dont on aurait perdu de vue la valeur initiale aurait pris valeur de caractéristique familière et se serait étendu à d'autres cas. La chose est d'autant moins invraisemblable que la conjugaison familière a des allures assez archaïques: ainsi on est surpris de trouver *zukan* et *zunan* au lieu de *huen*, *zuzun* au lieu de *zinuen* pour traduire familièrement "il était" par "tu l'avais" ou "vous l'aviez".

Mais ces suppositions ne s'imposent pas. Dans une forme comme *baniakikek*, je le saurais, le *i* peut bien représenter la première lettre de *jakin* qu'en dehors des formes personnelles nous prononçons *jakin*: cet *i* se serait par la suite étendu ailleurs.

Autant dire que le problème est insoluble, au milieu de tant de réponses.

Passons à *nen-* et *nind-*. Par la même occasion nous étudierons: *en*, *hen*, *ind*, *hind* — *gen*, *gin*, *gend*, *gind* — *zen*, *zin*, *zend*, *zind*, qui sont composés de la même manière.

Dans toutes ces formes l'initiale rappelle le pronom personnel correspondant: *neu* ou *ni*, *heu* ou *hi*, *eu* ou *i*, *geu* ou *gu*, *zeu* ou *zu*. Mais comment rendre compte de la fin du préfixe?

Quand on sait qu'un *zeuen* a pu devenir *zin* au terme de son évolution phonétique, on est bien tenté d'interpréter *nen*, *nin* et autres formes similaires comme des génitifs possessifs. Littéralement *banago* signifierait "si je reste" et *banengo*, "si mien reste", c'est-à-dire "si je restais". La non-réalité (ici, l'éventualité) serait traduite par la substitution du possessif à la personne: le sujet serait en quelque sorte dépersonnalisé et cette dépersonnalisation entraînerait un changement profond dans le sens du verbe. Deux expressions nous fournissent des

exemples où le possessif a remplacé le nom ou le pronom: *nereak egin du*, c'en est fait de moi; *ez' zakala egin zozoare-na*, ne fais pas le sot. Littéralement on traduirait: "c'en est fait du mien", "ne fais pas celui de l'imbécile". Mais il faut reconnaître qu'ici la dépersonnalisation n'a pas eu d'influence modale ou temporelle. Cependant n'y aurait-il pas un exemple de la valeur temporelle du génitif possessif, si le suffixe *-n* du passé était par hasard un suffixe de génitif en *en*? Nous sommes en pleine pétition de principe.

Poussons plus loin nous n'avons rien dit des formes en *nd*. Il semble normal dans une forme comme *nindagon* de séparer le *d* de *nin*, et de le rattacher à ce qui le suit.

Quand on compare *nengoen* et *nindagoen*, la première pensée est de regarder *da* comme un élément intercalaire, l'affixe *-ta-* que l'on trouve soit dans la déclinaison (*hortan*, *hiritarik*, etc.) soit en composition (*harriztatu*, *hegaldatu*), soit peut-être dans certaines autres formes personnelles du verbe, comme *zitadzüt*, où le *ta* n'est pas nécessairement une variante, pléonastique de *da* et de *t*, à moi.

Mais on pourrait concevoir que *nindago* soit composé du sujet *nin* et du verbe *dago* 3^e pers. de l'indicatif présent. Si *nin* était possessif, la 3^e pers. n'aurait rien d'étonnant. A qui refuserait le droit à *d* de passer à l'éventuel, on pourrait faire remarquer que *h-* et *n-* y passent bien, moyennant la conversion du sens passif au sens actif: ex. *banauka*, s'il me tient, *banauka*, si je le tenais. Dans *nindago*, *nin* suffirait à marquer l'éventuel.

René Lafon a une autre solution *nindagon* serait une forme construite, par analogie, sur *ninduen*: dans *ninduen*, *du* serait le radical du verbe "avoir", comme *go* est celui du verbe "rester". Un *nenduen* correspondrait à *nengoen*. On aurait par la suite senti le *u* comme radical et rattaché *d* au préfixe. Dans *nindagoen*, *a* serait une simple voyelle de liaison. Nous verrons plus loin la fécondité de cette explication de *d*.

SECONDE PERSONNE DU SINGULIER

Les préfixes pronominaux de la 2^e pers. du sing. se présentent dans le verbe basque sous plusieurs formes: le degré zéro, *h-*, *y-*, *en-*, *end-*, *hind-* *H-* et *y-* rappellent assez bien le pronom *hi*, toi, et ses variantes, et le degré zéro peut se ramener sans trop d'effort à une *h* muette.

Schuchardt pensait en outre que les suffixes signifiant *toi* (*-k* pour le masculin, *-n* pour le féminin) devaient avoir un prototype commun avec ces préfixes et le pronom *hi*.

René Lafon, lui, s'élève avec quelque vivacité contre le principe même d'un pareil rapprochement, sous prétexte que toute langue est faite d'oppositions:

"Au pluriel, dit-il, l'opposition de l'agent au patient s'exprime par l'emploi des suffixes *-gu*, et *-zu* en regard des préfixes *g-* et *z-*. Au singulier, elle s'exprime par l'emploi d'éléments empruntés à des racines différentes. Telle est, telle a toujours été, sans doute, la situation en basque. On n'a donc pas le droit d'affirmer que, à la 2^e pers. du sg., le suffixe *-k* et le préfixe qui se présente sous les formes *h-*, zéro et *y-* aient jamais été, en basque, identiques; on doit donc renoncer à chercher un prototype basque commun du préfixe et du suffixe."

Il y a dans cette attitude de *a priori*. Qui sait si les racines étaient différentes à l'origine? Qui sait si la situation en basque a été toujours la même? Ce serait étonnant. On a donc le droit de chercher s'il y a eu un prototype basque commun du préfixe et du suffixe. Nous ne disons pas qu'on le découv-

rira, ni même qu'il a existé, mais qu'il n'y a pas d'illogisme à en supposer l'existence.

De fait Schuchardt admet qu'à l'origine l'indice verbal de la 2^e pers. du sg. était *K*; ce *K* a servi tel quel comme suffixe masculin, s'est adouci en *n* comme suffixe féminin, en passant sans doute par *g*, et s'est perpétué à l'initiale sous forme de *h* plus ou moins instable; phonétiquement il n'y a aucune impossibilité à ce que *hi* et ses variantes viennent d'un **ki* (cf. *Kori*, *hori*, *ori*), ou d'une autre forme en **K*.

René Lafon préfère admettre un **h* primitif pour le préfixe et un **g* primitif pour le suffixe, quitte à faire reposer ces deux formes sur "le *h* du caucasique central et le *w* du caucasique N. - O. et L. - E." On peut se demander si, en vertu du principe d'opposition, R. Lafon ne devrait pas séparer aussi les deux suffixes *-k* et *-n* l'un de l'autre, comme il les a séparés des préfixes: il l'aurait peut-être fait, si cela avait favorisé le rapprochement avec le caucasique.

Au total, rien n'est réellement démontré sur les origines du préfixe de 2^e pers. du singulier. Pour les formes, en *hen-*, *en-*, *ind-*, *hind-*, voir ce que nous avons dit de *nen* et *nind*.

TROISIÈME PERSONNE DU SINGULIER

La troisième personne se présente dans le verbe basque, au singulier comme au pluriel, sous la forme des préfixes: *d-*, *z-*, *b-*, *l-*, et degré zéro.

A première vue, ces préfixes paraissent indépendants les uns des autres. On peut pourtant être tenté de les rapprocher en songeant à quelques alternances consonnantiques.

Pour *d* et *l*, comparer *hargin* - *degi*, *behor* - *legi* et au degré zéro *bel* - *egi*; "dange" et *lanjer*, *ikusliar* et *bazkaltiar*.

Pour *d*, forme sonore de *t* en initiale (cf. *dorre* venant de *turrem*, *dolare*, de *torcular*), on conçoit son alternance avec *tz*, *z*, selon *igote/igortze*, *igortaille/igortzaille*, *agiandatu/agiantzatu*; même le degré zéro alterne avec *z* dans *aro/zaro*.

Quand à *b-*, il pourrait cousiner avec *l*, selon l'alternance *letagin* - *betagin*.

Ces rapprochements indiquent de pures possibilités: ils ne prouvent pas la parenté des préfixes pronominaux entre eux.

Est-ce à dire qu'il n'y a pas de parenté? On nous dira peut-être que les rôles de ces préfixes sont bien différents. Mais une même forme peut servir à plusieurs fonctions. Nous avons vu plus haut *n-* désigner tantôt l'agent, tantôt le patient. Inversement, il est possible qu'au départ des formes comme *du*, *lu*, *zu*, *bu* aient eu la même valeur et qu'elles se soient spécialisées au cours des âges. Ainsi *kargu* et *karga* sont originellement le même mot avec simple alternance vocalique finale: le premier signifie actuellement "charge - fonction" et l'autre "charge - fardeau". Il est difficile de conclure infailliblement d'un rôle grammatical à une forme et vice versa.

Une même forme actuelle peut du reste être l'aboutissant de deux évolutions parallèles ou même davantage.

Ainsi pour Schuchardt le *z-* que nous avons dans *zagok*, il reste, n'a rien à voir avec le *z-* de *zagoen*, il restait. Le *z-* de *zagok* peut en effet s'expliquer par altération d'une forme comme *diagok*, construite comme *niagok*. Le *di-* devant voyelle aurait donné une sifflante, comme le latin *gaudium* a évolué en *gozo* espagnol. D'où *diagok* = *zagok*. Le *z-* ici serait d'origine pronominale, mais avec influence du *yod*.

Le *z-* de *zagoen*, imparfait de l'indicatif, serait, lui, d'une toute autre origine. Schuchardt part de la remarque suivante: en biscayen on ne verrait "nulle part" (*sic*) de *z-* à l'imparfait. Donc ce *z* n'est pas primitivement pronominal. Le pronom pers. devait être, au degré zéro à l'imparfait, comme dans les formes biscayennes *egoan*, *eban*, *eukan*, correspondant aux formes labourdines *zagoen*, *zuen*, *zaukan*. D'où provient donc ce préfixe adventif?

Schuchardt croit qu'à l'imparfait du verbe "être" on a eu normalement *zan*, représentant la racine du verbe *za-* accompagnée de *n*, suffixe du passé. Mais on a analysé *zan* comme analogue de *dan*: *a* = racine verbale, *n* = suffixe passé, et on a cru découvrir un préfixe nominal *z-* correspondant au *d-* du présent. Puis on a étendu ce *z-* à toute la conjugaison, comme indice de la 3^e pers. au passé.

L'hypothèse est ingénieuse. René Lafon l'adopte, tout en objectant à juste titre qu'en regard de *egoan*, *eban*, *eukan*, on eût attendu *ezan* ou *izan* à l'imparfait et non pas *zan*: il cite aussi des imparfaits biscayens en *z-*: *zituzan* et *zizan*...

Mais supposons que ces formes soient imitées des autres dialectes. Cela signifie-t-il que *z-* n'est pas d'origine pronominale là où il existe, et qu'il n'a pas toujours existé? Le tout est de savoir si les biscayens l'ont perdu dans certaines formes ou si ce sont les autres qui l'ont adopté après coup. Nous connaissons tous des formes comme *igor - azu* pour *igor - ezazu*, et quand nous disons *jan - aazu*, il est clair que *aazu* provient d'un *eazu*, corruption de *ezazu*, par chute de *z*. Qui nous interdira de penser à la possibilité d'un accident de ce genre pour *egoan*, *eban*, etc.? Une suppression de préfixe peut se généraliser aussi bien qu'une addition. Pourquoi *zan* ne serait-il pas un reste de **zizan*? Nous disons bien couramment *zaion* au lieu de *zitzaion*, et au présent *ikusi tut* au lieu de *ikusi ditut*.

D'autre part est-il évident que *zan* ne doit pas s'analyser *z - a - n*? Le radical *a* est encore bien vivant dans la région de Hasparren dans un certain nombre de formes autres que l'unique *da*: ex. *dako = zaio*, *nako = nitzaio*; *haka = hitzaio*; *balako = balitzaio*; *balazko = balitzaizko*; *zinazkon zintzaizkon*; *ginazkon = gintzaizkon*, etc.etc. Ces formes donnent à réfléchir.

Est-ce à dire que l'interprétation de Schuchardt soit fautive? Ce n'est pas évident non plus. On pourrait concevoir que le verbe *a* soit d'origine pronominale. **Daiza* (cf. *naiz*) se serait usé à force de servir, et il ne serait resté que *da-* avec valeur de verbe, qu'on aurait analysé *d + a*.

Il est vrai qu'en appliquant la méthode de Schuchardt à la 3^e pers. du sing. de l'indicatif présent, le *d-* risque de disparaître, à titre pronominal, comme le *z-* de l'imparfait. Schuchardt ne s'en est pas avisé et Lafon admet sans discussion, que *d-* représente un ancien démonstratif actuellement disparu. C'est cependant René Lafon qui nous a donné l'idée d'une hypothèse différente, en expliquant le *d* des formes en *nind-* comme emprunté à *ninduen* où *d* paraît être une partie du radical verbal *-du*.

Disons en passant que le Chanoine Inchauspé dans son *Verbe basque* parle de *du*, il a, en ces termes: "La troisième personne indéfinie est la plus simple de toutes les formes, et elle semble devoir être considérée comme étant la forme radicale... etc." (V. p. 437). Il ne raisonne d'ailleurs pas son impression, et n'en tire pas de conclusion bien nette.

On pourrait raisonner de la manière suivante:

Du moment que le suffixe agent 3^e pers. est au degré zéro, on s'attendrait, selon le principe de Schuchardt, à trou-

ver le degré zéro pour le préfixe de la même personne. Effectivement la majorité des formes actives de l'impératif nous présentent un préfixe à ce degré: *egizu*, *emazu*, *errak*, *ekarran*, et non *dagizu*, *damazu*, *darrak*, *dakarran*. L'impératif appartenant à la série de l'indicatif présent, il y a là une sorte d'anomalie. Le *d-* de *dago*, *dauka*, etc. serait-il adventif?

D'où viendrait-il? Peut-être d'un verbe comme *-du-*, avoir, dans lequel *d* ferait partie du radical. *Du* serait un radical pur, avec pré-fixe zéro et suffixe zéro. Sur ce thème, on aurait construit d'une part *nadu = nau*, il m'a; *hadu = hau*, il t'a, et d'autre part *dut*, je l'ai, *duk*, tu l'as, etc. Après coup on se serait imaginé que *d* est à *u* ce que *n* est à *au*, un préfixe pronominal, et on l'aurait étendu à toutes les 3^e pers. du présent. On le voit, c'est le coup de Schuchardt, le coup de *zan*, (honni,soit...) appliqué au présent en changeant de verbe pour les besoins de la cause.

Le raisonnement n'est pas plus évident dans un cas que dans l'autre. L'absence de préfixe aux formes actives de l'impératif n'est pas générale. Dans le texte basque de Rabelais on lit déjà "eman diezadazu" avec un *d* initial: il est donc possible que l'impératif ait simplement perdu un préfixe qu'il a eu jadis: l'impératif, intimant des ordres, est le mode de la hâte et des abréviations.

Il n'est pas sûr non plus qu'il y ait une loi de symétrie, exigeant une correspondance entre les préfixes et suffixes pronominaux.

Nous nageons donc en pleine conjecture et il convient d'être circonspect: car il n'y a qu'une réalité pour mille possibilités.

Pour les préfixes *l* et *b* nous ne connaissons pas de verbes qui aient pu leur prêter l'initiale de leur radical: c'est dommage; mais cela ne veut pas dire qu'il n'en ait pas existé,

Schuchardt, Gavel, Lacombe et Lafon pensent que *l-* est un reste du mot *alou* ou *ahal*, marquant la possibilité. Le malheur, c'est qu'ils n'en donnent pas la moindre preuve. On fait simplement remarquer que des formes comme *balu*, *baluke*, *luen* traduisent l'éventuel et donc plutôt le possible. M.Lafon cite cependant des cas où le préfixe *l* équivaut strictement à *z* et marque un fait réel et non une possibilité: ex. *orotarik lariola odo1 preziatuia*, perdant de partout son sang précieux (Dechepare).

Pourrait-on songer à un pronom d'origine romane en *l* (cf. *la*, *le*, *lo*, *lou*, etc.) qui serait passé au basque? Si ces pronoms étaient géorgiens, on y penserait gravement. Mais y a-t-il des exemples du passage au basque de pareils pronoms? Il nous faut répondre "non", si cet *l-* n'en vient pas. Nous n'avons constaté que l'introduction inconsciente de l'article dans des mots, comme *larrosa*, *lambroa*, *lakrikun* ou des expressions comme *ale kokina*, *ale itsusia*, etc. (cf. la rose, l'embrun; le cricou, ah, le coquin !, ah, le vilain ! etc.). On ne peut rien en conclure.

Nous avouons être plus tenté par l'alternance *d / l* à qui on doit *liseritu*, *lizifrina*, *liferentzia*, *libertitu*, *lunda*, etc. Mais nous ne céderons pas à cette tentation plus qu'aux autres car nous ne voyons pas ce qui aurait pu déterminer une telle alternance à l'éventuel plutôt qu'ailleurs.

Le préfixe *b-* se rencontre à l'impératif ex. *bego*, *beza*, *bedi*, etc. On l'a rapproché du pronom basque *ber* avec quelque vraisemblance. Mais il y a des formes comme *beneza*, où un pronom 3^e pers. semble absolument impossible, puisqu'il n'y pourrait jouer qu'un rôle d'agent et que ce rôle est normalement tenu par un suffixe au degré zéro. L'accumulation de

deux préfixes personnels serait un cas extraordinaire, à moins que le premier n'ait perdu à l'usage. sa valeur pronominale et ne soit devenu un pur indice d'impératif.

Bonaparte a émis l'opinion que *be* serait la forme contracte de l'affirmatif *bai*: on sait en effet que *baizen* a donné ça et là une variante *bezen* et *baita* une variante, *beta*; de sorte que *bego* signifierait "oui, (qu'il) reste". Il est tout de même étonnant que partout la contraction *bai = be* se soit produite, et que nulle part on ne trouve une forme en *ba-*.

René Lafon explique *be-* par une réduction du mot *behar*, besoin. Il a relevé de curieuses formes syncopées *behart* pour *behar dut*, *beazu* pour *behar duzu* et il se demande si un hypothétique *behar dago* n'aurait pas donné *bego*, dont le sens littéral pourrait être: "besoin il reste" = il doit rester. Nous devons à la vérité de reconnaître qu'aujourd'hui *behar dago* signifie "il reste pauvre" et non pas "il doit rester". Jadis cette expression avait-elle un autre sens? Mystère.

Une autre explication identifierait le *be* impératif basque avec le *be* exclamatif béarnais "be soui beroy", que je suis joli! On pourrait faire remarquer que le cas ne serait pas isolé, d'une influence romane sur le verbe basque: est-ce que dans une expression comme *ethorriko bide da*, il viendra sans doute, le mot *bide* ne rappelle pas le béarnais *behide*? Le *be* en question vient du latin *bene*, bien: il paraît servir d'interjection en basque pour encourager les bestiaux: *be, behia, be!* marche, vache, marche! Encore que *be* puisse rappeler l'impératif aoriste du verbe grec *baino*... Cette explication ne manque pas de bonne humeur, mais ne s'impose pas non plus.

PREMIÈRE PERSONNE DU PLURIEL

Les préfixes signifiant "nous" dans le verbe basque soit *g-*, *gen-*, *gin-*, *gend-*, *gind-*. Au premier abord ce *g* paraît être apparenté à *gu*, pronom et suffixe de la 1^{re} pers. du pluriel.

Cela est admis communément et nous n'avons pas de raison positive d'y contredire. Nous ferons simplement remarquer que l'effort exercé par les chercheurs pour ramener à un prototype *n-* et *t, hi* et *-k* pourrait être fait en sens inverse, sous prétexte qu'il faut une opposition entre préfixe et suffixe: après tout un *g* peut venir de sources bien différentes, comme le *z-* du présent et de l'imparfait, selon les hypothèses de Schuchardt. *Gozo* représente le latin *gaudium*, *gauza* le latin *causa*, *gisa* le germanique *weise*. Il est possible que *gu* vienne d'un *ku* primitif qui renaît, du reste, comme suffixe datif dans *zaiku*, *zauku*, *dirauku*, *derauzku*, etc. Il est possible aussi que *g-* soit un reste représentant le *w* germanique de *wir* ou de formes analogues indo-européennes. On a même rapproché *gu* du latin-grec *ego*, moi: dans cette théorie, il y aurait parenté entre les premières personnes du singulier et du pluriel; et aussi entre les secondes personnes. On remarque un curieux chassé-croisé: EGO / *gu*, SU-TU / *zu*, NOS-NO / *ni*, UJ / *heu, h*, où le singulier latin-grec correspond au pluriel basque et vice-versa. Pures coïncidences peut-être, mais qui peuvent faire réfléchir tout autant que beaucoup d'autres! Ce "chiasme" pourrait suggérer l'hypothèse de pronoms personnels indo-européens indéfinis, qui se seraient spécialisés pour marquer le nombre.

SECONDE PERSONNE DU PLURIEL

Les préfixes signifiant "vous" sont *z-*, *zen-*, *zin-*, *zend-*, *zind-*. Le *z-* initial paraît être apparenté à *zu*, pronom et suffixe pronominal bien connu.

Nous prions le lecteur de se référer à ce que nous venons de dire au sujet de *g*, sur la multiplicité des sources possibles d'un phonème donné.

Ainsi pour *-z*, il pourrait descendre d'un **ty-* singulier (cf. *to, tana*, lat. *tu*); ou encore d'un *ki* (cf. *-k, hi*).

Nous avons signalé déjà le *su* grec coïncidant avec le *zu* basque.

La coïncidence est plus frappante aujourd'hui, où *zu* est senti comme un "vous" singulier de politesse. Mais l'analyse du verbe montre que *z* est originellement, au moins par rapport à l'état actuel de la langue, un pluriel: en effet le radical qu'on y joint est toujours au pluriel, comme pour *g-*: ex. *naiz*, je suis, *haiz*, tu es, opposés à *gira*, nous sommes, *zira*, vous êtes; *nau*, il m'a, *hau*, il t'a, opposés à *gaitu*, il nous a, *zailu*, il vous a.; *nauka*, il me tient, *hauka*, il te tient, opposés à *gauzka*, il nous tiens, *zauzka*, il vous tient, etc.

Dans toutes ces formes *zira, zaitu, zauzka*, etc., la présence d'un radical pluriel n'empêche pas que le sens soit celui du singulier, et que pour traduire le "vous" pluriel, il faille y ajouter un indice pluralisateur supplémentaire: ex. vous êtes, *zirezte*; il vous a, *zaituzie*; il vous tient, *zauzkale*. Les préfixes des deux "vous" sont les mêmes, alors que le "vous" pluriel est représenté par le suffixe *-zue*, correspondant au pronom *zuek*.

TROISIÈME PERSONNE DU PLURIEL

Les préfixes de la 3^e pers. du pluriel sont absolument les mêmes que ceux de la 3^e pers. du sing. Les problèmes relatifs à ces formes ont été soulevés plus haut assez longuement. Nous n'y revenons pas.

Le pluriel est marqué par un indice spécial qui affecte le radical verbal: ex. *da*, il est, *dira*, ils sont, *du*, il l'a, *dilu*, il les a.; *egizu*, faite-le, *egizkitzu*, faites-les; *zaukan*, il le tenait; *zauzkan*, il les tenait; *balago*, s'il restait; *balaude*, s'ils restaient, etc.

Il est remarquable que, pas plus au pluriel qu'au singulier, on ne trouve de préfixe pour représenter l'agent de 3^e pers. Au singulier, cet agent est désigné par un suffixe au degré zéro, au pluriel par un suffixe *-te*, parfois *-e*: ex. *dute, due*, ils l'ont.

Ce, suffixe n'est pas, semble-t-il, pronominal: e rappelle l'e signe pluralisateur de *-zue*, le *-e-* pluralisateur de la, déclinaison: *buruek, buruen, burueri, buruetan*, etc., le suffixe adverbial *ibaie*, à torrents (de *ibai*, fleuve). *Te* est peut-être le même morphème renforcé de *t*, comme cela s'est produit dans *tarte, bazka1tiar, mandatari*, (cf. *arte, bazkaliar, kobtari*). Ce *te* a été rapproché du collectif *te* de *idorte, gosete* et de sa variante *tze* de *dirutze, jendetze*. Cependant, à titre documentaire, nous signalons l'hypothèse où l'on prendrait *-te* pour un suffixe pronominal correspondant à "ils", selon la conjugaison *dugu*, nous avons, *duzu*, vous avez, *dute*, ils ont. Dans ce cas, *-le*, ou sa variante *-de* rappelleraient le préfixe, *d-*, comme *-gu* et *-zu* évoquent les préfixes *g-* et *z-*: on aurait oublié leur valeur pronominale et on les aurait employés à marquer toute sorte de pluriels: ex. *gaude*, nous restons, *zinaudezten*, vous (pl.) restiez, *zaie*, il leur est.

CONCLUSION

Nous conclurons qu'on ne sait pas grand'chose sur l'origine des préfixes pronominaux dans le verbe basque. Mais nous nous consolons à la pensée qu'il vaut mieux bien vivre que de savoir définir la vie. On peut parfaitement manier le

basque et même faire d'excellente grammaire sans être sûr de la généalogie des préfixes ou des suffixes: l'essentiel, c'est qu'on s'en serve bien et que le basque vive.